

dant l'idée doit être antérieure au mot, car tout objet est nécessairement antérieur à son image. Logiquement, l'idée est antérieure au mot, c'est vrai; mais, en fait, elle n'apparaît à la lumière de la conscience qu'avec le mot et par lui. Les idées vivent en nous latentes, inaperçues, hors du temps; les mots, par une merveilleuse correspondance, par une sorte d'association préétablie, ont la vertu de les faire passer à l'acte, de les amener à la lumière de la conscience. La pensée se manifeste donc à l'homme ou se révèle avec l'expression et par l'expression. » C'est pourquoi « il est nécessaire que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée » (1). On l'a remarqué avec raison (2), la théorie de Bonald rappelle par certains côtés le platonisme : chez Platon, c'est le *phénomène sensible* qui fait souvenir de l'idée (177); pour Bonald, c'est le *mot* qui évoque l'idée.

Tout le système de Bonald repose donc sur la solution qu'il a donnée à la question de l'origine du langage. Voici les principaux arguments apportés en faveur d'une révélation divine.

II. — **Arguments :** A) L'invention du langage dépasse absolument les forces humaines. En effet, la parole est un mécanisme complexe qui suppose des règles variées et des combinaisons multiples. Pour concevoir et coordonner un pareil ensemble de signes articulés, il faudrait beaucoup de réflexion; mais l'emploi de la réflexion suppose une intelligence très développée et le développement de l'intelligence exige l'usage de la parole. Il y a donc flagrante contradiction entre le degré de force intellectuelle requis pour créer une langue et l'état de faiblesse intellectuelle où languit l'homme privé de la parole. L'homme est par conséquent radicalement incapable d'inventer le langage.

Réponse : 1°) Bonald se fait la partie belle pour prouver l'impossibilité de l'invention du langage : il suppose, en effet, qu'il aurait fallu le créer de toutes pièces artificiellement. Nous montrerons plus loin qu'en admettant que l'homme débute par le langage naturel, il s'en suit que les langues peuvent être le développement progressif de ce langage spontané. Dès lors, il n'y a

(1) *Législation primitive*, Discours préliminaire.

(2) V. EGGER, *La parole intérieure*.

plus d'évidente impossibilité comme dans l'hypothèse forgée par de Bonald.

2°) On répond ensuite à de Bonald en prouvant, contrairement à son assertion, que l'homme peut penser sans paroles (233) et conséquemment que la pensée est réellement antérieure au langage. Mais il faut noter que de Bonald reconnaît expressément, nous l'avons vu, l'*antériorité logique* de la pensée.

3°) Son système suppose l'innéité des idées, qui « vivent en nous latentes ». On peut donc faire valoir contre lui les objections apportées contre la théorie des idées innées (179). De plus, pour que les mots puissent éveiller les idées, Bonald est obligé d'admettre une « merveilleuse correspondance » entre les uns et les autres. Comment expliquer alors, depuis la modification du langage primitif, que les mots, qui diffèrent selon les langues, évoquent des idées identiques ?

B) L'homme, dit encore Bonald, est essentiellement sociable; or, le langage est indispensable pour vivre en société. Dieu a donc dû créer l'homme avec le langage, nécessaire instrument de toute relation sociale, comme il l'a créé avec la vue et l'ouïe.

Réponse : de ce que l'homme est un être sociable on doit conclure non qu'il a été créé parlant, mais capable de parole.

Conclusion : c'est le cas de répéter avec Bossuet : « Toute erreur est fondée sur quelques vérités dont on abuse » (1). Bonald avait sans doute été frappé du grand rôle que le langage a dans l'éducation de l'enfant et dans les méditations de l'homme fait (2). Mais de là à soutenir que l'idée est donnée par le mot, ou même que l'enseignement oral est absolument indispensable pour penser, il y a un abîme (233).

§ C. — INSTINCT PHILOLOGIQUE

I. — **Exposé :** malgré des divergences secondaires, Reid (3),

(1) BOSSUET, *Apocalypse*, Préface, XXVII.

(2) S. AUGUSTIN, *De Magistro*. — S. THOMAS, in quest. *De Magistro*.

(3) REID, *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme*, Essai VI, ch. v, 9^e principe.

Jouffroy ⁽¹⁾, Garnier ⁽²⁾, Renan ⁽³⁾, Max Müller ⁽⁴⁾ s'accordent à dire que la parole est due à un *instinct spécial*, en vertu duquel les mêmes idées s'associent naturellement aux mêmes mots dans tous les esprits. On a justement remarqué que ce système peut s'appeler la *révélation naturelle* ⁽⁵⁾ et qu'il se ramène à la théorie de la *révélation surnaturelle* de Bonald, puisque cet instinct philologique est un don de la nature, c'est-à-dire de Dieu, comme le reconnaît expressément Renan : « Le véritable auteur des œuvres spontanées de la conscience, c'est la nature humaine ou, si l'on aime mieux, la cause supérieure de la nature » ⁽⁶⁾.

Reid, Jouffroy et Garnier admettent, parmi les facultés primitives, la faculté *expressive*, c'est-à-dire la faculté de s'exprimer par des signes.

Pour Renan, la parole est « naturelle et quant à sa production organique et quant à sa valeur expressive. » Tout en regardant le langage comme une production *spontanée* de la raison, il fait la part très large à l'onomatopée et à la métaphore analogique.

Mais c'est M. Müller qui a le mieux exposé la nature de l'*instinct philologique*, créateur du langage. D'après lui, c'est une loi de l'esprit que l'idée générale appelle le mot correspondant. Par exemple, les idées d'*aller*, de *labourer*, de *donner*, de *broyer*, etc., ont suggéré les racines *i*, *ar*, *dâ*, *mar*. Le savant philologue cherche à prouver cette thèse par l'analyse des langues existantes. Or le résidu de cette analyse comprend quelques centaines de racines abstraites et générales : « Les quatre ou cinq cents racines qui nous restent, après l'analyse la plus minutieuse, comme éléments constitutifs des différentes familles de langues, ne sont ni des interjections, ni des onomatopées. Ce sont des *types phonétiques* produits par une puissance inhérente à l'esprit humain. Ces racines ont été créées par la nature, comme dirait Platon, mais avec le même Platon, nous nous hâtons, d'ajouter

(1) JOUFFROY, *Nouveaux mélanges*. Faits et pensées sur les signes.

(2) A. GARNIER, *Traité des facultés de l'âme*, L. VIII, ch. II.

(3) RENAN, *Origine du langage*.

(4) MAX MÜLLER, *Leçons sur la science du langage*, 9^e leçon.

(5) RABIER, *Psychologie*, p. 598.

(6) RENAN, *Op. cit.*, p. 94.

que par la *nature* nous entendons la main de Dieu. Dans son état primitif et parfait... l'homme possédait la faculté de donner une expression articulée aux conceptions de sa raison... C'était un instinct, un instinct mental aussi irrésistible que tout autre. En tant qu'il a été produit par cet instinct, le langage appartient clairement au domaine de la nature » ⁽¹⁾.

II. — Critique : 1^o L'argument philologique sur lequel s'appuie Max Müller a été fortement contesté par M. Michel Bréal ⁽²⁾. D'après ce dernier, les racines abstraites et générales qu'on peut dégager des langues existantes, ne constituent pas les éléments primitifs du langage. Elles ne seraient, au contraire, que des débris de substantifs *antérieurs*, des résidus de noms *concrets*. Par conséquent, ces racines abstraites ne sauraient nous renseigner sur le premier langage. Il faut ajouter que l'intelligence et par suite le langage ne débutent point par l'abstrait et le général (149).

2^o Recourir à un instinct, à l'innéité, c'est un expédient commode pour se tirer d'embarras ; ce n'est pas une explication. Ici surtout c'est inacceptable, car il faudrait admettre une double innéité : l'innéité des mots entraîne l'innéité des idées correspondantes. En effet, un mot n'est pas un mot, mais un simple *son*, s'il n'est associé avec l'idée qu'il signifie ; il faut donc admettre une *association innée* entre les deux, entre le mot et l'idée. Quel défenseur de l'innéité oserait aller jusque-là ? ⁽³⁾

3^o Cette théorie a le tort d'exagérer le caractère naturel du langage et de laisser sans explication suffisante l'infinie variété des langues et leurs incessantes transformations. En effet, l'instinct est invariable et indéfiniment transmissible ; mais alors

(1) MAX MÜLLER, *Op. cit.*, p. 460-461.

(2) *Mélanges de mythologie et de linguistique*.

(3) N'est-il pas piquant de voir Renan, adversaire déclaré du miracle, imaginer un système, non seulement extraordinaire comme le miracle, mais incompréhensible ? Celui qui rejette avec un dédain transcendant la notion du miracle, pourtant si rationnelle quand on admet l'existence d'un Dieu sage et tout puissant, ose proposer à notre acceptation des théories comme celle-ci : « Une intuition primitive révéla à chaque race la coupe générale de son discours et le grand compromis qu'elle dut prendre une fois pour toutes avec sa pensée » (*Origine du langage*, p. 20).

pourquoi a-t-il disparu ? Répondre, avec M. Müller, qu'il s'est atrophié faute d'objet, est une affirmation gratuite, car les langues n'ont pas cessé de se métamorphoser.

§ D. — HYPOTHÈSE TRANSFORMISTE

I. — **Exposé** : d'après Darwin et Spencer, l'homme serait issu, après une série de lentes transformations, d'espèces animales antérieures. Pour eux, le langage, comme la nature humaine tout entière, dérive donc d'une évolution des facultés animales (1).

II. — **Critique** : un certain nombre d'animaux ont des articulations rudimentaires ; mais, instinctives et involontaires, elles ne servent qu'à exprimer des sensations ou des besoins. Or, il est impossible que ce langage *spontané* et *émotionnel* se transforme en langage *réfléchi* et *conceptuel*, exprimant volontairement des idées générales, car ce dernier est le propre de l'homme. Il suppose, en effet, les facultés d'abstraire et de généraliser, qui font défaut à l'animal. (Livre IV, ch. III).

§ E. — ÉLABORATION PROGRESSIVE

La plupart des philosophes contemporains expliquent l'origine de la parole par l'élaboration progressive du langage naturel. Ce travail s'est fait sous la pression du besoin, avec le concours du temps, par la collaboration des facultés humaines. C'est notamment l'opinion de Ravaisson (2), de M. Rabier (3), du philologue américain Whitney (4). Cette doctrine se retrouve, plus ou moins

(1) DARWIN, *De l'origine des espèces*. — *De l'expression des émotions* (Cf. *supra*, n. 231, B, II).

(2) RAVAISSON, *Rapport sur la philosophie en France au XIX^e siècle*, § 31.

(3) RABIER, *Psychologie*, ch. XLIII, § 4.

(4) WHITNEY, *La vie du langage*.

en germe, dans Platon (1), Leibniz (2), Condillac (3), le président de Brosses (4), Maine de Biran (5).

Il faut noter tout d'abord, disent les partisans de ce système, que la langue primitive n'avait ni la complication, ni la perfection des langues actuelles. Cette remarque préliminaire faite, voici comment ils tâchent d'expliquer l'évolution du langage.

1°) L'homme naît avec la *faculté* de parler. Être *sociable*, il éprouve naturellement le *besoin* d'exprimer ses émotions et ses désirs et il se sert spontanément de son *organe vocal* pour les manifester. Ce sont là des signes instinctifs, qui traduisent les états intérieurs : ils ne constituent pas encore un langage. Pour cela il faut que l'homme les reproduise avec l'*intention* de signifier les émotions dont ils étaient d'abord la manifestation spontanée. « Le passage de la vie animale à la vie intellectuelle ou active, dit Maine de Biran (6), se manifeste dans l'homme enfant au moment où il transforme les vagissements ou premiers cris de la douleur en signes d'appel, dont il se sert volontairement pour qu'on vienne à lui... C'est la première et véritable institution du langage ». C'est le langage naturel.

2°) Être intelligent, capable d'abstraire et de généraliser, l'homme perçoit le rapport du signe à la chose signifiée et s'élève ainsi spontanément à l'*idée générale de signe* comme moyen universel d'expression.

3°) Guidé par cette idée, l'homme utilise d'abord les éléments que lui fournit le langage naturel : les **interjections**. Il reproduit

(1) PLATON, *Cratyle*.

(2) LEIBNIZ, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, L. III.

(3) CONDILLAC, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Pour se conformer à la tradition, il admet que Dieu révéla le langage à Adam et à Ève. Mais il fait ensuite cette supposition : quelque temps après le déluge, deux enfants se sont égarés avant d'avoir pu connaître aucun signe. Il ajoute : « Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine à un pareil événement ? La question est de savoir comment cette nation naissante s'est fait une langue. » Il se prononce en faveur d'un langage d'origine naturelle qui se perfectionne sous l'action du besoin. Cf. *Essai*... II^e P., sect. 1. — *Logique*, II^e P., ch. II, III, V.

(4) DE BROSSES, *Essai sur la formation mécanique des langues*.

(5) M. DE BIRAN, *Œuvres inédites*, t. III.

(6) MAINE DE BIRAN, *Œuvres inédites ; Fondements de la Psychologie*.

intentionnellement les interjections spontanées pour signifier les émotions (vg. crainte, surprise, joie, douleur) qui les avaient causées. Puis il imite volontairement les bruits de la nature, les cris d'animaux, pour désigner les objets capables de les produire : ce sont les **onomatopées** : τὰ νόματά μινύματα (Aristote).

4° Enfin l'homme étend les mots ainsi formés à d'autres objets, grâce aux *rappports* de contiguïté dans le temps ou dans l'espace, de cause à effet, surtout de ressemblance ou d'analogie, qu'il découvre, rapports parfois très lointains et même imaginés. C'est donc principalement par la *métaphore* que les langues se sont développées.

Tels sont les « quatre stades successifs » (1) qu'on peut noter dans l'évolution du langage :

- a) Emploi intentionnel de signes particuliers.
- b) Conception de l'idée générale de signe.
- c) Imitation volontaire des interjections spontanées et des bruits naturels.
- d) Extension analogique (2) des mots ainsi créés à toute sorte d'objets. Les défenseurs de ce système le confirment en faisant remarquer que les procédés indiqués sont ceux-là mêmes qu'emploie l'enfant pour se créer un langage et l'humanité pour transformer les langues existantes. Voici, par exemple, la marche que suit l'enfant :

Premier pas : après avoir remarqué le résultat de ses cris, l'enfant crierait volontairement pour qu'on s'occupe de lui : c'est le *premier langage*.

Deuxième pas : il arrive vite à comprendre qu'il est possible de tout exprimer.

Troisième pas : pour réaliser cette idée et satisfaire le besoin qu'elle provoque, il se sert des moyens que lui fournit le langage naturel : les *gestes* et les *sons*. Pour désigner un objet présent, il le *montre*. Si l'objet est absent, il l'*imite* : c'est l'*onomatopée*. Pour signifier ses émotions et les objets qui les provoquent, il

(1) RABIER, *Psychologie*, p. 601-609.

(2) V. HENRY, *Etude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque*.

reproduit *intentionnellement* les *interjections*, par lesquelles il les a tout d'abord exprimées instinctivement.

Quatrième pas : enfin l'enfant applique les mots dont il dispose à des objets nouveaux, quand il remarque entre ceux-ci et les objets déjà nommés des rapports quelconques. C'est ainsi qu'il appelle *koko* tous les oiseaux. On cite encore l'exemple des jeunes sourds-muets : livrés à eux-mêmes ils ont vite fabriqué une langue à la fois naturelle et conventionnelle. Il en serait *a fortiori* de même entre enfants ayant l'usage de tous leurs sens.

L'homme a reçu de Dieu tout ce qui est nécessaire pour la création du langage : la faculté de produire et d'entendre des sons articulés ; la faculté d'abstraire et de généraliser, de juger et de raisonner ; la faculté de vouloir et de choisir les sons comme signes de ses états intérieurs. L'homme a donc pu faire à l'origine ce que font aujourd'hui les enfants.

Conclusion : le résultat des analyses psychologiques et des recherches philologiques a été de ramener les solutions contraires, relatives à l'origine du langage, à une solution conciliatrice. Dans l'antiquité on rencontre deux théories : φύσει τὰ ὀνόματα ἢ θέσει. D'après les uns, les mots sont d'origine naturelle (1) (φύσει) ; ils imitent et signifient la nature des choses. D'après les autres, les mots sont d'invention artificielle (θέσει) et partant ne signifient pas l'essence des choses. Ces deux solutions ont une part de vérité : il est vrai que les mots, à l'origine, résultant de l'élaboration du langage naturel (interjections, onomatopées), exprimaient dans une certaine mesure les qualités des objets. Il est vrai, d'autre part, que les langues n'ont pu se développer et s'enrichir que par le travail de la réflexion.

Dans les temps modernes, le problème a été posé autrement ; en recherchant si la parole est naturelle ou conventionnelle, on se demande : Peut-on penser sans le secours du langage, et, conséquemment, le langage a-t-il pu être créé par la pensée ? A cette question deux réponses contradictoires ont été faites d'abord : le langage est une révélation divine, le langage est une institution

(1) Épicure, exagérant le caractère naturel du langage, disait que « l'homme parle aussi naturellement que le chien aboie. »

humaine. On rejette aujourd'hui comme inadmissible l'hypothèse que la parole est le résultat artificiel d'un contrat et d'une convention. C'est un produit naturel, une œuvre de la spontanéité humaine, perfectionnée par une élaboration volontaire, plus ou moins réfléchie. On voit maintenant dans quel sens et dans quelle mesure les langues sont tout ensemble naturelles et artificielles.

Elles se sont développées comme un organisme vivant, sous l'action collective et variée des différentes races. C'est pourquoi, par certains côtés, la science du langage se ramène aux sciences de la nature ⁽¹⁾. Les mots naissent, grandissent, se transforment et disparaissent ⁽²⁾, non pas selon le bon plaisir individuel, mais d'après des lois qui sont fondées sur la constitution physiologique et mentale de l'homme. Cependant il ne faut pas oublier qu'il n'y a là qu'une comparaison et une métaphore. On peut dire que le langage est un organisme pour montrer l'un de ses aspects. Les sons, qui relèvent des organes et de la physiologie, sont la moindre partie du langage; ce sont des moyens, car le langage est avant tout l'expression de l'âme par des sons articulés.

234. — RAPPORTS DU LANGAGE ET DE LA PENSÉE

§ A. — INFLUENCE DE LA PENSÉE SUR LE LANGAGE

La pensée est *antérieure* au langage : a) En effet, avant de faire volontairement un signe, il faut avoir quelque chose à signifier. — b) Ce qui le prouve encore, c'est que l'on peut penser sans le secours des mots : les enfants, les sourds-muets pensent avant de parler (235). C'est donc la pensée qui préside à la formation du

⁽¹⁾ MAX MÜLLER, *La science du langage*, Leçon IIe. Cf. SCHLEICHER, *Compendium de la grammaire comparative des langues indo-germaniques*. Il exagère la comparaison tirée de l'organisme : d'une simple analogie, il fait une identité. M. Bréal proteste contre cette assimilation. « Dire que le langage est un organisme, c'est obscurcir les choses et jeter dans les esprits une semence d'erreurs ».

⁽²⁾ WHITNEY, *La vie du langage*. — DARMESTETER, *La vie des mots*.

langage, dans lequel on distingue le *vocabulaire* qui en est la *matière*, et la *syntaxe* qui en est la *forme*.

I. — **Vocabulaire** : sans la pensée les mots ne sont plus que des sons vides de sens. C'est elle qui leur donne leur signification, l'étend ou la restreint; c'est elle encore qui crée des mots nouveaux pour rendre des idées nouvelles. On parle parfois de la vie des mots; c'est une métaphore, car la vie est dans la pensée que les mots reflètent.

II. — **Syntaxe** : la syntaxe des langues subit, comme leur vocabulaire, l'influence de la pensée. Les lois de la grammaire en effet ne sont que l'expression des lois de la pensée : c'est la *logique du langage*. Leur application, pour être correcte, exige toujours une certaine attention de l'esprit. C'est un fait que les langues suivent, dans leurs transformations, l'évolution des peuples qui les parlent : elles se perfectionnent ou se corrompent selon le progrès ou la décadence intellectuelle.

§ B. — INFLUENCE DU LANGAGE SUR LA PENSÉE

I. — Le langage concourt à **perfectionner** la pensée, car il l'**éclaireit**, la **fixe** et la **simplifie**, en tant qu'il est un :

1^o **Instrument d'analyse** : notre pensée est généralement synthétique au début; elle enveloppe plusieurs éléments confondus. Or, si nous la développons, comme chaque mot n'exprime qu'un élément de l'idée simple, il nous faut décomposer cette pensée synthétique en ses divers éléments et exprimer chacun d'eux par un terme spécial. C'est ainsi que le langage **éclaireit** la pensée, car, selon la remarque de Montesquieu, « on ne sait bien ce que l'on a voulu dire que lorsqu'on l'a dit. »

2^o **Instrument d'abstraction** : l'intelligence peut abstraire sans la parole, c'est-à-dire considérer une qualité spéciale d'un objet séparément des autres qualités; mais cette séparation dans la pensée ne correspond pas à une séparation réelle, car, en réalité, les qualités sont intimement unies dans le tout concret. Aussi, en vertu de leur association par contiguïté, l'ensemble des qualités tend à se reformer spontanément, quand l'opération

abstractive est terminée. Il ne resterait donc rien du travail de l'abstraction qu'il faudrait recommencer sans cesse. Mais, par le langage, l'idée abstraite est liée à un mot et est fixée pour toujours. Le langage oppose ainsi à l'association naturelle par contiguïté une association artificielle qui la contrebalance : l'association de la qualité avec le mot. C'est ainsi que le langage sert à fixer la pensée.

3° **Instrument de généralisation et de classification** : il faut faire pour la généralisation le même raisonnement que pour l'abstraction. La représentation des caractères communs, qui constituent l'idée générale, s'évanouirait aussitôt après la comparaison abstractive qui les a dégagés, si le mot ne permettait de rendre stable le souvenir de ces caractères et ne dispensait de les rechercher ultérieurement. Hamilton (1) a bien marqué ce rôle du langage : « Un signe est nécessaire pour donner de la stabilité à nos progrès intellectuels, pour fixer chaque pas de notre marche et en faire un nouveau point de départ pour de nouveaux progrès. Une armée peut se répandre sur un pays, mais elle n'en fait la conquête qu'en y établissant des forteresses. Les mots sont les forteresses de la pensée ».

Pour toutes ces raisons, c'est-à-dire parce que le langage est un instrument d'analyse, d'abstraction et de généralisation, il simplifie la pensée en substituant les mots aux images et aux idées. L'esprit n'a pas besoin de recommencer à chaque fois toute une série d'opérations ; il pense un signe, et c'est comme s'il pensait la chose.

II. — Le langage conserve et transmet la pensée, en tant qu'il est un :

1° **Instrument de mnémotechnie** : il sert à la conservation des idées et en facilite le rappel.

2° **Instrument de communication** : sans lui pas de société. Il sert à l'instruction et l'éducation.

Conclusion : par la parole et surtout par l'écriture sont conservés et transmis d'âge en âge les trésors de la pensée humaine (sciences, lettres). C'est grâce au langage que l'humanité peut être

(1) *Lectures on Metaphysics*, III, p. 138 et s.

considérée, selon le mot de Pascal, « comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement » (1). Le langage est donc un puissant moyen de progrès individuel et social.

235. — PEUT-ON PENSER SANS LANGAGE ?

La réponse sera différente selon qu'on prendra le terme langage dans le sens de *mots* ou de signes *sensibles* autres que les mots (2).

P. — **Mots** : si par langage on entend les mots, il faut dire qu'on peut penser sans leur secours. En effet :

A. — L'enfant a des idées qui préexistent chez lui au langage ; vg. idées de ce qu'il voit autour de lui : personnes, tables, chaises, — idées d'actions, telles que boire, manger, etc. — Les sourds-muets ont aussi des idées et n'ont pas de mots.

B. — La pensée peut à la rigueur se passer du langage, car, en présence des choses ou de leurs images, l'intelligence est capable d'abstraire, de juger, même de raisonner. Le langage a pour condition cette pensée antécédente (234 § A). C'est précisément son absence, bien plus que la forme de leurs organes, qui rend les animaux impropres à la parole.

C. — En fait, on constate souvent un écart entre la faculté de penser et la faculté d'exprimer sa pensée. Les penseurs les plus profonds n'ont pas toujours l'élocution la plus facile. — Dans les langues les plus parfaites, dans l'expression la plus achevée de la pensée, il y a toujours quelques nuances de l'idée qui restent inexprimées. Il n'y a donc pas de liaison nécessaire entre l'idée et le mot.

D. — L'idée peut exister sans le mot : c'est un fait d'expérience qu'on cherche parfois ses mots pour exprimer ses idées. — Réciproquement, le mot peut exister sans l'idée : on peut lire ou débiter des phrases entières en pensant à autre chose. Il faut

(1) *Fragments d'un traité du vide*, Éd. HAVET, p. 436.

(2) V. EGGER, *La parole intérieure*.

done conclure que l'homme peut absolument penser sans le secours des mots.

II. — **Autres signes sensibles ou images** : si par langue on entend un signe sensible se rapportant aux sens autres que l'ouïe, il faut reconnaître que l'esprit peut les employer à la place des signes articulés ou mots. C'est ainsi que les sourds-muets se servent de gestes. L'aveugle-sourde-muette Laura Bridgman a été éduquée au moyen du langage tactile ⁽¹⁾.

L'esprit peut même se passer de signes extérieurs ; mais alors il doit user des images qui servent de matière, de « schème » à sa pensée (148). C'est un minimum nécessaire ; c'est pour cela qu'Aristote a dit : « On ne peut penser sans image. » Νοεῖν οὐκ ἔστιν ἄνευ φαντάσματος ⁽²⁾.

Conclusion : c'est donc à tort que Condillac ⁽³⁾ et de Bonald ⁽⁴⁾ prétendent que le langage est antérieur ⁽⁵⁾ à la pensée et que conséquemment on ne peut penser sans le secours des mots. Mais il faut reconnaître qu'une pensée, aidée seulement par des images ou des signes moins parfaits que les mots ⁽⁶⁾, serait une pensée :

⁽¹⁾ Notice du Dr Howe sur l'éducation de L. Bridgman (*Revue philosoph.* T. I.)

⁽²⁾ *De Memoria*, C. 1 ; Cf. *De Anima*, L. III, C. 8.

⁽³⁾ *Logique*, ch. v. — *La langue des calculs.* — *Grammaire.*

⁽⁴⁾ *Législation primitive*, Discours préliminaire.

⁽⁵⁾ Nous avons vu que Bonald admet l'antériorité *logique* du langage (233, § B) ; *en fait*, chez le premier homme il admet la *simultanéité* de la pensée et des mots ; depuis, le langage est *antérieur réellement*, parce que c'est lui dont se sert l'éducateur pour éveiller les idées chez l'enfant.

⁽⁶⁾ La pensée est, ordinairement, accompagnée de paroles intérieures. C'est pourquoi Platon définit la pensée « le dialogue de l'esprit avec lui-même », λόγον ὃν αὐτὴ πρὸς αὐτὴν ἢ ψυχῆ διέξεργαται περὶ ὧν ἂν σκοπῆ (*Théétète*, 190, A) ; et encore : « un dialogue intérieur et silencieux de l'âme avec elle-même ». ὁ ἐντὸς τῆς ψυχῆς πρὸς αὐτὴν διάλογος ἄνευ φωνῆς γινόμενος. — Le même mot, dans certaines langues, signifie tout ensemble parole et pensée : vg. λόγος. — D'après M. Müller, pour les Polynésiens penser c'est parler dans l'estomac. — « Penser, c'est parler tout bas ; parler c'est penser tout haut. Le mot c'est la pensée revêtue d'un corps. » (Max Müller). — La pensée et les mots sont donc, *pratiquement*, inséparables. De là une importante conséquence littéraire : travailler le style c'est travailler la pensée. Cf. Longhaye, *Théorie des belles lettres*, L. III, ch. I, § D.

1°) *Obscure, confuse, synthétique.*

2°) *Passagère et discontinue.*

3°) *Lente, pénible, impliquée* dans les sensations et les images. C'est pourquoi si les mots ne sont pas nécessaires à la pensée, ils lui sont cependant souverainement utiles, car le langage étant un instrument d'analyse, d'abstraction et de généralisation, c'est lui qui *éclaircit, fixe et simplifie* la pensée (234 § B).

236. — INCONVÉNIENTS DU LANGAGE

Si le langage rend de grands services à la pensée, il faut convenir aussi qu'il a ses inconvénients et ses dangers ⁽¹⁾. Sans doute Condillac exagère en disant que *toutes nos erreurs* viennent du langage ; néanmoins on doit reconnaître qu'il est une source d'erreurs et de sophismes (*Logique*, L. III, Ch. II).

I. — Le langage, étant une traduction matérielle de la pensée, est plus ou moins, comme toute traduction, une trahison : *traduttore, traditore*. C'est ainsi que l'expression des choses spirituelles, comme *esprit, pensée, idée*, etc. étant empruntée au monde extérieur, les métaphores qui en résultent nous exposent à *matérialiser* les objets qu'elles expriment ⁽²⁾.

II. — Les notions abstraites, étant rendues par des *substantifs*, le langage nous porte à réaliser des abstractions, c'est-à-dire à les *substantialiser*, même à les *personnifier* : vg. la nature, le hasard, la loi.

III. — Les *synonymes* et les *homonymes* sont une cause d'équivoque, car aucune langue n'a un vocabulaire assez riche et assez précis pour suffire à l'expression de toutes les nuances de la pensée.

IV. — Les mots ont une valeur *subjective, relative*, qui dépend des tendances naturelles ou acquises de chacun, de l'éducation ou de l'expérience personnelle. C'est ainsi que le même mot n'a

⁽¹⁾ FR. SARCEY, *Le mot et la chose.*

⁽²⁾ LONGHAYE, *Théorie des belles lettres*, L. III, ch. IV, § 4.